AL ADL APRÈS YASSINE, QUI ?

TELQUEL

■ N°288. Du 8 au 14 septembre 2007. 15 DH. France 3 €

LE MAROC TEL QU'IL EST

Ils se sont aimés, mentis, manipulés, mais ont-ils été amis, intimes ou simplement souverain et sujet ? Retour sur une relation complexe, intense et viscérale.

DRISS BASRI La seconde mort de Hassan II

www.telquel-online.com

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : AHMED R. BENCHEMSI

En attendant le n°2

Alors, vous voyez bien que les législatives n'ont rien changé, au fond... Le PJD a fait un bon score ? C'était prévu. Ça ne lui suffit pas pour arriver aux affaires, toutes les combinaisons gouvernementales demeurent possibles ? C'était prévu aussi. La grande question est maintenant : qui sera Premier ministre ? Là aussi, tout est possible, d'El Othmani à... Benmoussa ! Eh oui, les mêmes causes produisant les mêmes effets, il serait encore une fois logique que le roi nomme un premier ministre technocrate – seule solution pour mettre d'accord des partis dont aucun n'a de réelle prééminence sur les autres. Pourquoi Benmoussa ? Mais parce qu'il connaît toute la classe politique, pardi ! Comme Jettou en 2002, il a négocié avec elle le Code et le découpage électoraux, il peut bien négocier la formation d'un gouvernement. Ou peut-être que ce sera quelqu'un d'autre... l'un des jeunes loups qui ont forcé la porte de l'Istiqlal ou de l'USFP – au risque que cela fasse imploser son parti, puisque El Fassi et Elyazghi ne se laisseront pas faire aussi facilement, eux dont le but ultime a toujours été la primature...

Mais pour quoi faire, au fond ? S'il s'agit de faire du Jettou, autant que ce soit Benmoussa, voire Jettou lui-même qui le fasse. Le mieux que puisse faire un premier ministre, sous nos cieux, est de se tenir à l'écart du pouvoir réel. Jettou l'a fait avec loyauté et abnégation, tout en se concentrant sur l'économie, l'industrie, le commerce, les infrastructures... Bref, toutes ces choses utiles pour le pays, mais sans qu'elles soient cruciales pour son avenir. En tout cas, moins cruciales que des réformes institutionnelles profondes comme, par exemple, celle de la Justice, voire celle... de la Constitution !

Cela dit, il y a tout de même une nouvelle donne importante, dans le paysage politique marocain : la sortie de scène de Fouad Ali El Himma. Valeur d'aujourd'hui, il n'y a pas de numéro 2 du régime, quelqu'un qui pourrait jouer le rôle traditionnel de "tampon" entre le roi et les islamistes, le roi et les sécuritaires, le roi et la presse... bref, entre le roi et les problèmes. Basri avait joué ce rôle aux côtés de Hassan II. El Himma a rempli la même fonction pendant les huit ans de règne de Mohammed VI. Deux hommes différents, deux styles différents, mais aussi deux rois différents. Qui succédera à El Himma ? C'est la vraie question de la rentrée, beaucoup plus que le résultat des élections. Et il est très difficile d'y répondre. Le "style M6" - du moins ce qu'on en a vu jusqu'à présent - consiste à déléguer au premier ministre les affaires courantes, et à s'appuyer sur des amis proches en qui il a entière confiance, pour gérer les affaires sérieuses. Ces derniers étaient principalement recrutés dans le cercle très restreint des camarades de collège du roi.

Mais il n'en reste plus ! El Himma est out, Aourid aussi, Chraïbi ne s'occupe pas de politique (du moins, pas à notre connaissance), Mansouri est très utile (et manifestement compétent) là où il est, c'est-à-dire dans l'ombre... Qui, alors ? A moins qu'Aourid revienne (ce qui est improbable) ou qu'El Himma revienne (ce qui n'est pas improbable, mais ça prendra du temps), Mohammed VI est seul en première ligne. Mais la nature a horreur du vide et il faudra bien, bon gré mal gré, qu'un n°2 émerge. Tel qu'il est, le système politique marocain ne peut s'en passer.

Et si ce rôle était joué... par le Premier ministre ? Même par défaut, ce serait une grande première. Mais dans ce cas, les chances de voir un politicien à la primature sont d'autant plus réduites. Elyazghi, El Fassi, voire El Othmani ? Exclu de les voir jouer un rôle aussi prégnant que celui que jouait El Himma. Un "jeune techno", du genre Ghellab ou Douiri ? Difficile à imaginer qu'un profil de ce type se transforme en un clin d'œil en expert roué et chevronné du système politico-makhzénien... Tout ça nous ramène donc à l'hypothèse Benmoussa ou, pourquoi pas, Meziane Belfqih (mais avec Benmoussa en appoint, par exemple en conservant son poste actuel). À moins que Mohammed VI ne veuille s'exposer directement... Ça, ce serait du changement ! ●

Et si cette fois, c'était le Premier ministre qui jouait ce rôle ? Ce serait une première !

© Sébastien Micke / Paris Match

AHMED R. BENCHEMSI

TELQUEL
telquel-online.com

Directeur de la publication et de la rédaction
Ahmed R. Benchemsi

Rédacteur en chef
Karim Boukhari

Chef d'édition
Hicham Smyej

Rédaction
Réda Allali, Driss Bennani, Chadwane Bensalmia, Abdellatif El Azizi, Hassan Hamdani, Fahd Iraqi, Nadia Lamlili, Mehdi Sekkouri Alaoui, Youssef Ziraoui

Correspondants
Abdeslam Kadiri (Europe), Selma Mestiri (*Moyen Orient*)

Révision
Abdelmoula Arafa

Documentation, iconographie
Khadija El Alaoui

Crédit photos
AFP, AIC PRESS

Directeur artistique
Ahmed Arfaoui

Maquettiste, webmaster
Saïd Mejjat

Directrice administrative et financière
Nadia Akouri

Assistante de direction
Fatima Boutouzzaze

Diffusion
Abdelhak El Faiz

Comptabilité
Ziane Mansour

Facturation
Khalid Er-Rouif

Abonnements
Souad Ghomari

Standard
Touria Hassani

Logistique
Abdelkrim Rassiane

CTP et impression
Idéale

Distribution
Sochepress

TELQUEL est édité par **Presse Directe S.A. 28, avenue des FAR, Casablanca.**
Tél. **022 22 09 51** (LG)
Fax : **022 22 09 64**
Fax rédaction **022 22 05 63**
E-mail **courrier@telquel.info**

Dossier de presse 24/01
Dépôt légal 0165/2001

CONCEPTION GRAPHIQUE
Ahmed Arfaoui

Le numéro précédent a été tiré à 40 000 exemplaires

Régie publicitaire
Annonces Directes

Directrice
Meryem Alaoui Mdaghri
meryem.alaoui@telquel.info

Chefs de publicité
Wafaâ Elouilani
w.elouilani@telquel.info
Adil Sbar
a.sbar@telquel.info
Hicham Barakat
hicham.barakat@telquel.info
Ikram Benabdelmoumen
ikram.benabdelmoumen@telquel.info

Assistante commerciale
Wafaa Doudar
wafaa.doudar@telquel.info

DRISS BASRI La seconde mort de Hassan II

Driss Basri aurait-il existé sans Hassan II ? Certainement, mais sa carrière aurait sans doute ressemblé à celles de tant de policiers anonymes. Pendant plus de 30 ans, Hassan II a modelé un super ministre de l'Intérieur et l'a (sur)utilisé pour asseoir son régime. Les deux hommes se sont aimés, menti, manipulés, mais ont-ils été amis, intimes ou simplement souverain et sujet ? Retour sur une relation complexe, intense et viscérale.

PAR **DRISS BENNANI**
ET **KARIM BOUKHARI**

Détrompons-nous : l'histoire extraordinaire de Hassan II et de son plus fidèle serviteur a commencé tôt, très tôt. *"En Avril 1961, quelques semaines après son intronisation, Hassan II a reçu Mohamed Oufkir qui lui a présenté la première promotion de ses commissaires. Cette dernière portait d'ailleurs le nom de Hassan II, et le jeune Driss Basri, 23 ans à l'époque, en était le major. C'était déjà un signe"*, se remémore cet homme qui a bien connu le Basri première mouture, celui qui a fait ses classes au sein de la

Sûreté nationale. L'époque, le début des années 1960, est celle où le Maroc, fraîchement indépendant, prenait nettement les traits d'un Etat policier, sous la conduite d'un Hassan II craignant pour son trône. Une aubaine pour le jeune commissaire originaire de la Chaouia, que l'un de ses anciens maîtres d'école à Settat qualifie *"d'élève modèle, studieux, intelligent, mais pas plus doué que la moyenne"*. Driss Basri voulait en découdre avec l'opposition, et il n'allait pas tarder à être servi. En 1963, la police traque les instigateurs d'un complot en préparation contre le monarque. Plusieurs personnes sont alors recherchées, essentiellement des cadres de l'UNFP, le parti de Mehdi Ben Barka. *"Un jour, la police arrête un individu à Rabat et l'emmène au poste. Driss Basri, alors commissaire des Renseignements Généraux, était de garde. Il reconnaît immédiatement l'inconnu qu'on vient de lui présenter : Mohamed Fqih Basri, le chef de file supposé du complot !"*.

DR

Le sourire déférent de Si Driss ne reçoit pas d'écho auprès du jeune roi. Mohammed VI affiche déjà sa distance...

L'UN DE SES ANCIENS MAÎTRES D'ÉCOLE QUALIFIE BASRI "D'ÉLÈVE STUDIEUX, INTELLIGENT, MAIS PAS PLUS DOUÉ QUE LA MOYENNE".

Driss Basri ne rate pas l'opportunité. Il "monte" voir celui que l'on appelle alors le patron, Mohamed Oufkir, directeur de la Sûreté nationale. L'arrestation de Fqih Basri portera ainsi, pour toujours, la signature - quelque peu accidentelle - du jeune commissaire. Celui-ci se fait un nom, et se rapproche d'Oufkir avec lequel le contact est désormais direct. Et comme il a eu, dans la foulée, la bonne idée d'épouser la nièce de Haddaoui, bras droit d'Oufkir, plus rien ne semble pouvoir l'arrêter dans son ascension vers les sommets.

Promu numéro 1 des RG à Rabat, Basri rédige des rapports de synthèse à tour de bras pour Oufkir, qui les remet à son tour au roi Hassan II, que l'on sait friand de ce genre de lecture. Le commissaire scrute à longueur de journée toute l'activité politico-syndicale de la capitale, voire du royaume. Il prend des épaules. En plus, comme si une bonne étoile veillait sur sa destinée, la chance lui repasse les plats quand, au début des années 1970, il va chercher le "patron" pour lui remettre un énième rapport de synthèse. *"Oufkir était en conclave avec des officiers de l'armée* (ndlr : nous sommes alors à la veille des deux coups d'Etat militaires qui ont failli renverser Hassan II), *et n'avait pas envie*

MÉDIA

La folle épopée de Basri TV

Driss Basri attendra de longues années avant de lancer l'assaut contre une citadelle qui lui a tant résisté : la télévision. Nous sommes en décembre 1985 et Abdellatif Filali cumule les portefeuilles des Affaires étrangères et de l'Information. Alors qu'il était en mission à l'étranger, la télévision passe une interview avec le Docteur Mehdi Benaboud, figure intellectuelle de l'époque. L'homme revient sur son parcours, ses expériences... et ses histoires avec Mohammed V. En plus d'éviter le "rahimahou Allah (Dieu ait son âme)" d'usage, Mehdi Benaboud commet un impair : *"Quand Mohammed V nous a proposé de le suivre dans le combat de l'indépendance, nous avons douté de sa sincérité"*. Driss Basri, qui suit l'émission en direct, est hors de lui. Il prend son téléphone pour demander à interrompre le programme, ce qui fut fait. Panique à la TVM. Dans la soirée, le directeur des programmes est embarqué vers une destination inconnue. Son calvaire dure plus de trois jours. Basri s'empresse de rédiger un rapport qu'il adresse à Hassan II et obtient un cadeau inespéré : Filali est démis de ses fonctions au département de l'Information, qui revient au ministre de l'Intérieur. C'est le début d'une grande (et folle) aventure. Très vite, Basri installe ses hommes (un wali et deux gouverneurs) à la tête des services de radio et de télévision. Objectif : servir les intérêts de la monarchie... et de ceux qui gravitent autour. Quotidiennement, Basri TV chante les louanges d'un souverain de droit divin, le suit dans tous ses déplacements et flatte sans cesse son ego. Nous sommes encore loin de l'invasion des chaînes satellitaires du milieu des années 90. La TVM a encore le monopole de l'information (ou de la propagande). A travers ses gouverneurs au 1, rue El Brihi, siège de la TVM, Driss Basri établit le conducteur des journaux télévisés et ne se gêne pas pour intervenir directement dans la grille des programmes. Il dote également les principales préfectures du pays d'équipes de reportage, qui suivent au pas gouverneurs et walis, dans leurs différentes activités officielles. C'est l'époque de la fameuse "Nachra jihawiya" (bulletin des régions). *"Basri démontrait ainsi qu'il administrait le pays entier, qu'il était l'homme de la décentralisation voulue par Hassan II"*, résume un cadre à la TVM, avant de conclure : *"Nous avions l'impression que Basri anticipait sur ce que voulait voir Hassan II et lui concoctait une programmation sur mesure"*. ●

de recevoir Basri", révèle notre source. Résultat : Oufkir éconduit poliment Basri, qu'il invite à contacter directement le Palais. *"Le général, qui a pris le temps de prévenir le roi de l'arrivée du jeune commissaire, a rendu un service inestimable à Basri"*. On devine la suite. Le commissaire réalise son rêve secret : rencontrer directement Hassan II. Il lui remet les précieux documents en prenant soin de lui rappeler en substance : *"Majesté, les rapports confidentiels sont de moi !"*

Et voilà commen, après avoir séduit successivement Oufkir et Haddaoui, Basri tape dans l'œil du maître du pays, Hassan II, au cœur d'une période trouble où les ennemis de la monarchie sont à chercher aussi bien dans les rangs de l'opposition que parmi les gradés de l'armée ou les hommes du sérail.

Ne dites pas "Al Malik", dites "Sidna" !

Basri n'est pas seulement un opportuniste plus rusé que la moyenne. C'est aussi un grand travailleur, capable d'adopter les réflexes d'un policier avisé. Le jour du putsch de Skhirat, en 1971, il a ainsi l'idée, et alors que l'issue des évènements (entre rétablissement de la monarchie et victoire des putschistes) est encore incertaine, de saboter les émetteurs de la RTM, occupée par les insurgés. Personne n'est surpris quand, au lendemain de la tentative de putsch, Hassan II bat le rappel du jeune commissaire et choisit de le reverser dans une activité politique. Basri intègre ainsi le ministère de l'Intérieur, d'abord en tant que directeur des affaires politiques, ensuite en tant que chef de cabinet du ministre, puis secrétaire d'Etat, pour finir ministre de l'Intérieur en 1979. *"Basri s'est comporté en ministre de l'Intérieur avant de l'être"*, résume notre source. C'est d'autant plus vrai que, en parallèle à sa mission à l'Intérieur, Hassan II, sans doute en souvenir des rapports méticuleux de l'ancien commissaire des RG, choisit de remettre à Basri les clés de la DST (Direction de la surveillance du territoire) dès sa création en 1973.

En fidèle serviteur, le ministre omnipotent se tenait toujours derrière son roi.

DR

DRISS BASRI SACRALISAIT LA PERSONNE DE HASSAN II, MAIS AUSSI SES MOTS, SES GESTES ET SES OPINIONS.

Driss Basri traverse la décennie des années 1970 sur un tapis volant. Il est partout, et d'abord à côté de son patron, le seul : son roi. La proximité entre les deux hommes est telle qu'il n'était pas rare de voir Hassan II se retourner, au moment d'une séance de photos de groupe, pour demander : *"Il est où, Basri ?"*.

Si Driss, comme on commence à l'appeler, multiplie les preuves de sa déférence. *"À la maison, il interdisait à toute la famille de prononcer le mot Malik* (roi). *Il fallait dire Sidna, ou Al Malik Nassarahou Allah* (le roi, Dieu le glorifie). *Toute autre formule était sévèrement réprimandée"*. Le ministre pousse le luxe jusqu'à se vanter auprès de son entourage d'être *"parmi les très rares à embrasser la main de Sidna avant de se retirer à reculons, sans jamais lui tourner le dos"*. Difficile de douter de la sincérité du bonhomme, quand on sait que, dès le concours d'entrée à la police, il avait décroché des notes phénoménales dans la matière pompeusement intitulée "Fidélité au régime".

Plus royaliste que le roi, Basri reçoit, un jour, la visite inopinée de Hassan II dans sa villa de la route des Zaërs à Rabat. *"Il était trois heures du matin. Basri, incrédule, mal réveillé, a failli trébucher en descendant les marches. Il n'en croyait pas ses yeux quand il a retrouvé, assis dans un fauteuil dans l'un des salons, Hassan II. Depuis ce jour, Basri a décrété que ce fauteuil devait être 'scellé' et entouré d'un cordon de sécurité. Plus personne n'a jamais pu s'y installer. Interdit !"*.

Le ministre a sacralisé le fauteuil du roi, mais aussi ses mots, ses gestes. Et ses opinions. *"Un jour, Basri a reçu un diplomate marocain pour le féliciter de son travail. Quelques minutes plus tard, à l'issue d'une conversation téléphonique avec Hassan II, il est revenu vers le diplomate pour le blâmer devant tout le monde, sans autre forme d'explication. Tout le monde a compris que ce n'était pas Basri qui parlait, mais le roi"*. La réalité du Maroc ressemble bien à une caricature : quand Hassan II aime quelque chose, Basri aussi et, par ricochet, le pays entier ! *"Il suffisait de ne pas aimer le golf pour passer, ou presque, pour un opposant de Sa Majesté !"*, plaisante à peine un ancien de l'UNFP.

Ça ne plaira pas à Sa Majesté !

Jusqu'au début des années 1980, Driss Basri n'a pas vraiment le temps de gérer ses propres affaires, partagé entre son volume de travail impressionnant et sa passion pour Hassan II. *"Il pensait en permanence à son roi. Il pouvait prendre*

Basri alimentait régulièrement Hassan II en rapports politiques exhaustifs, mais aussi en potins croustillants.

DR

HASSAN II N'A JAMAIS CONSIDÉRÉ BASRI COMME UN AMI, PRIVILÈGE QU'IL ACCORDAIT À D'AUTRES PARMI SES COLLABORATEURS.

Au premier rang lors des funérailles de Hassan II, derrière le nouveau roi, Si Driss se doutait probablement que sa fin était proche.

AFP

un objet, ou prononcer une phrase, et dire après coup : ça, ça ne plaira pas à Sidna !". De son côté et même si, depuis la deuxième tentative de coup d'Etat de 1972, Hassan II a éclaté ses services de renseignements et multiplié le nombre de ses collaborateurs de façon à tout contrôler, il a réussi à faire de Basri, qui avait toujours ses dossiers sous le bras, son serviteur le plus sollicité. *"Quand Basri était chez lui, Hassan II pouvait parfaitement passer le récupérer et l'emmener pour une partie de golf ou une simple discussion en voiture"*. La proximité de Basri était si envahissante que l'un des conseillers de Hassan II s'en est, un jour, ouvert au roi. *"Majesté*, remarqua-t-il avec beaucoup de précaution, *la logistique de vos déplacements à Marrakech est parfois alourdie par vos fréquentes escales à Settat. Sont-elles toujours nécessaires ?"*. Hassan II, qui a compris le sens de la question, eut cette réponse : *"Pourquoi, vous êtes vous aussi jaloux de Si Driss ?"*.

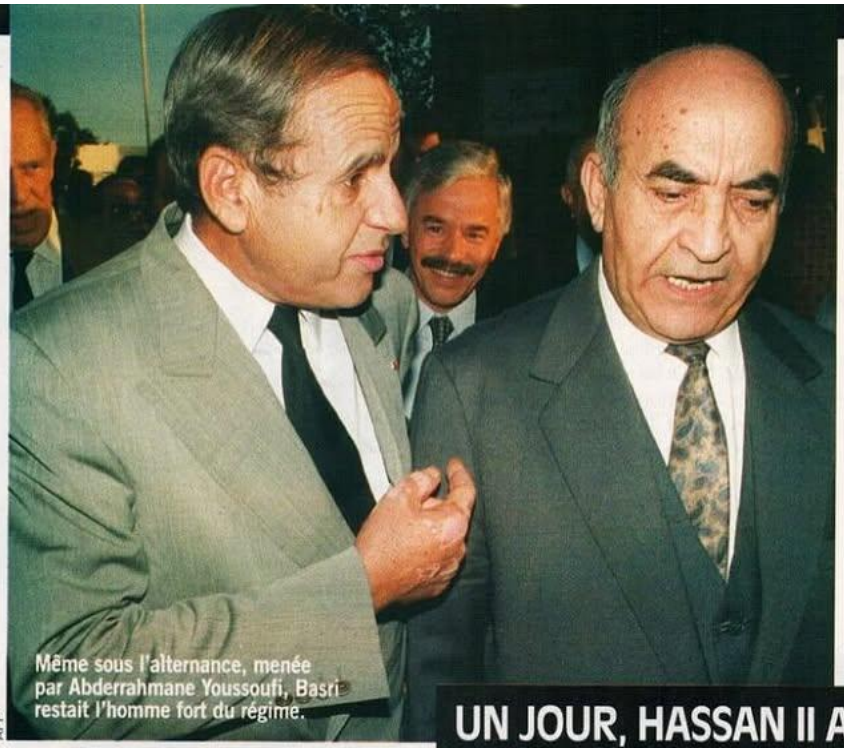
Le roi fait confiance à "son" Si Driss. Il l'aime bien et (parfois) il le démontre. *"Un jour, Hassan II est arrivé inopinément, pour le plaisir, dans l'une des résidences de Basri, à Benslimane. Il savait que sa famille était là, mais pas lui. C'était la veille du ramadan et le roi a dit, en s'adressant à la famille, qui était plongée dans la préparation des petits gâteaux : et moi, alors, je n'ai pas droit à ma petite part ?"*.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, Driss Basri n'a jamais été l'ami de Hassan II. *"Il lui faisait confiance et l'estimait, parfois même, dans ses moments de détente, il s'amusait de sa présence. Mais il ne l'a jamais considéré comme un ami, privilège qu'il accordait à d'autres parmi ses collaborateurs* (les Guédira, Driss Slaoui, etc.)". Question de pedigree modeste (le père Basri était mokhazni et gardien de prison) ou, plus simplement, de feeling, de "goût" ? Nul ne le sait. *"Un jour, Hassan II a eu, à l'adresse de Basri, cette phrase lourde de sens : un flic restera toujours un flic !"*. Le flic Basri, en l'occurrence, a gravi tous les échelons, au point de devenir le numéro deux du régime. Mais cela ne lui suffisait pas... *"Au fond de lui, il aurait aimé être premier ministre, ne serait-ce que pour un jour, même si son pouvoir aurait été probablement moindre"*. Parce que Si Driss, tout puissant qu'il était, n'a jamais été qu'un ministre de l'Intérieur, qui plus est, dans un pays policier. Et il est probable que la primature aurait représenté, à ses yeux, un stade de reconnaissance suprême.

Sahara, mon amour !

Rétrospectivement, c'est bien à la mort d'Ahmed Dlimi, en 1983, que Basri a franchi le dernier jalon qui le séparait encore du maître : *"Il n'avait plus de compte à rendre à personne, sinon à Hassan II, qu'il idolâtrait. Son heure était enfin venue"*. L'ancien policier hérite alors définitivement d'un dossier aussi lourd qu'épineux : le Sahara. Hassan II mise, à l'époque et devant l'enlisement du conflit armé, sur la récupération politique et sociale des populations de la zone Sud. Avec Basri aux manettes, il a trouvé son homme. *"Depuis le début des années 70, Driss Basri a gardé un œil sur ce qui se tramait au Sahara. Grâce à la DST, il a placé ses éléments partout et disposé, rapidement, de rapports complets sur les notables et les activistes de la région. C'est en partie ce qui lui a permis d'ouvrir le bal des négociations avec le Polisario en 1982, à Lisbonne"*. Le puissant ministre se tue à la tâche et, exercice classique, alimente le monarque en rapports politiques exhaustifs et en potins sahraouis croustillants.

La lune de miel entre le maître et le serviteur, qui ne fait que commencer, atteint son apogée en 1985, lorsque Hassan II foule pour la première fois le sol que ses



Même sous l'alternance, menée par Abderrahmane Youssoufi, Basri restait l'homme fort du régime.

AFP

troupes ont conquis quelques années auparavant. Le déplacement du roi à Laâyoune est périlleux. Plusieurs de ses collaborateurs le lui avaient d'ailleurs déconseillé. Mais Basri est sûr de son coup. Avec ses gouverneurs dans la région, il a tout prévu, tout préparé *"pour que le séjour de Sidna soit inoubliable"*. Pari gagné puisque, en pleine guerre avec le Polisario, Hassan II a droit à des bains de foule au beau milieu de Laâyoune, partagé le pain de ses soldats positionnés au pied du Mur de défense et inauguré de grands projets de développement... et de souveraineté. *"L'aéroport inauguré par le roi, l'hôtel où il a résidé et la place où il a eu son plus grand bain de foule ont été réalisés en 40 jours par l'architecte Paccard et sous la supervision directe de Basri. Les forces de sécurité déployées étaient tout simplement exceptionnelles"*.

UN JOUR, HASSAN II A EU, À L'ADRESSE DE BASRI, CETTE PHRASE LOURDE DE SENS : "UN FLIC RESTERA TOUJOURS UN FLIC !"

Le monarque est euphorique. Il mesure enfin le talent d'organisateur (et de manipulateur) de son nouvel homme fort, le désormais Monsieur Sahara par excellence.

Basri, et c'est l'une de ses trouvailles, travaille parallèlement à l'émergence d'une nouvelle élite sahraouie, totalement affidée au régime. Un peu à la manière du "jeu" par lequel il a tripatouillé les consultations électorales et fabriqué, à lui seul ou presque, de nouvelles élites politiques. *"Pourquoi changer une équipe qui gagne, une formule qui marche ?"*, répète-t-il alors souvent à ses interlocuteurs.

L'une des recettes favorites du ministre porte un nom très simple : la générosité. *"Il donnait beaucoup, et parfois sans raison : un joueur de football est venu un jour se plaindre de la précarité de sa situation sociale, il est ressorti de son bureau avec un agrément de transport qu'il n'avait même pas demandé !"*. Si Driss applique la méthode au Sahara. Il "soigne", à coup de privilèges, de nouvelles élites locales et bouleverse progressivement la configuration sociale et économique de la région. *"Il a totalement renversé la hiérarchie tribale du Sahara, pour façonner une carte à sa guise, au gré des allégeances des uns et des autres"*.

Depuis ses palais de Rabat et Marrakech, Hassan II suit tout cela d'un œil bienveillant, apprécie la fougue de son ministre dévoué et ferme les yeux sur la répression que mènent ses forces de police au Sahara. Rafles généralisées, arrestation et torture de familles d'indépendantistes... À cette époque (comme longtemps plus tard), la hantise du maintien de l'ordre public justifiait tous les excès. *"Basri vérifiait lui-même les reportages télé consacrés au Sahara. Lors des grands meetings au Palais des congrès de Laâyoune, il allait même jusqu'à s'approvisionner en daraâ* (habit sahraoui traditionnel) *depuis la Mauritanie, invitant ainsi toute l'assistance à le porter !"*. Histoire de faire authentique et de rassurer les téléspectateurs.

Hassan II, qui aime le show et excelle dans la manipulation des médias, est amusé par le zèle de son courtisan préféré. Le spectacle qu'il lui sert chaque soir à la télé le distrait, le détend. *"Comme Hassan II, Basri a toujours été attiré par les médias. Alors qu'il n'était encore qu'un simple agent des RG, il n'hésitait pas à débarquer dans la rédaction d'un journal pour demander à voir le journaliste qui a rédigé un article qui l'intéressait. Juste pour le fun"*, raconte un journaliste de la place.

HOBBIES

Les tontons golfeurs

Anticipant sur tous les désirs de son maître, Si Driss s'est littéralement surpassé dans le domaine... du golf. Non seulement il y a initié, l'un après l'autre, tous ses enfants mâles (trois), mais il a décidé, quand il a repris les rênes de la fédération de golf, dans le milieu des années 80, d'en faire un sport surmédiatisé! Conséquence : la télévision, sous étroite surveillance basrienne, ne rate plus aucun tournoi (Hassan II) de golf, dûment retransmis en direct pour les Marocains. Ce qui donnait lieu à des situations cocasses ! *"Les journalistes sportifs étaient complètement perdus pour commenter une compétition qu'ils découvraient pour la plupart, les téléspectateurs ne comprenaient pas un mot de ce qui se disait et s'ennuyaient ferme à regarder des gens mûrs, a priori riches, agiter leurs clubs sur des étendues de verdure"*.

Qu'importe, pour Basri l'enjeu est ailleurs. Sa Majesté aime le Golf, elle peut apprécier la retransmission en direct d'un trophée qui porte son nom... Dévoué, Si Driss veille personnellement sur l'organisation de la compétition. Il décide, dans la foulée, d'élever la discipline au rang de sport populaire en ouvrant au public les portes du prestigieux Royal Golf Dar Essalam. *"Les gens venaient en famille, déjeunaient sur place. Ils découvraient avec stupéfaction tous ces parcours verdoyants, ces gros châtaigniers, etc. Pour beaucoup, le trophée Hassan II était un grand parc calme et bien entretenu. Tant mieux, puisque cela a permis à la télé de Basri de montrer des allées noires de monde et des milliers de personnes amassées sur les flancs du parcours officiel, comme pour dire que le Maroc est un grand pays de Golf"*. Dans le même élan, Si Driss serait allé jusqu'à plaider, un jour, pour l'introduction du golf...à l'école. *"Il pouvait avoir des idées farfelues, qu'il défendait avec ardeur, souvent même avec agressivité, avant de les abandonner tranquillement le lendemain. C'était son côté névrosé"*. ●

L'inventeur des collectivités locales

Mais que serait Driss Basri sans le concept des collectivités locales, qu'il imposa aux Marocains dès la fin des années 1980 ? Sous couvert de décentralisation et de développement local, le ministre a surtout tissé une gigantesque toile, pour avoir des yeux et des oreilles partout dans le pays. N'a-t-il pas dit, un jour, emporté par son enthousiasme : *"Au Maroc, l'administration territoriale contrôle même les déplacements des fourmis !"*. L'affirmation résonne, aujourd'hui, d'une manière nouvelle : elle signifie que Basri, s'il n'a pas inventé la torture au Maroc et s'il n'a pas bâti tous les centres de détention secrète, ne pouvait en aucun cas en ignorer l'existence...

Ce qui est sûr, c'est que le réseau de chioukh et de moqadems, reconstruit sur la base d'un nouveau découpage territorial, a fonctionné à merveille. Explication de cet ancien collaborateur : *"Chaque matin, nous centralisions les rapports émanant des différentes provinces et préfectures. Il y avait des informations d'ordre politique ou économique, mais Si Driss s'intéressait surtout aux potins et aux aventures nocturnes des hommes politiques ou de quelques hommes d'affaires. Cela lui permettait de les tenir en laisse. Tous le craignaient parce qu'ils le savaient bien informé à leur sujet"*. Et c'est justement là que réside la force du puissant ministre de l'Intérieur. *"Il tirait l'essentiel de son pouvoir de son accès direct au roi et du fait qu'il était toujours le premier à l'informer des petites comme des grandes nouvelles"*.

Cet atout, Si Driss va l'exploiter à merveille dans la gestion du monde politique, son autre dada. L'homme, interlocuteur obligé de toute la classe politique, se plaît à manœuvrer, pousser, freiner, encourager, diviser. À partir de son bureau au ministère, mais aussi de sa demeure principale, la villa de la route des Zaërs, logiquement devenue l'antichambre du palais royal. Tout le monde y défile. Surtout ceux qui ne peuvent pas avoir un accès direct au roi.

BASRI INVITAIT SES INTERLOCUTEURS À PROLONGER LA DISCUSSION SUR UN GREEN... COMME LE FERAIT HASSAN II.

"Quand il recevait une délégation de ministres ou d'émissaires d'un parti politique, il commençait souvent ses phrases par : Sidna gal likoum (notre seigneur vous dit) *ou Sidna bghakoum* (notre seigneur veut que...)". La voix de son maître pousse le mimétisme jusqu'au bout. Il n'était ainsi pas rare que Basri invite l'un de ses interlocuteurs à prolonger la discussion sur un green, exactement comme le ferait un Hassan II. Ou à laisser attendre ses hôtes pendant plusieurs heures, pour reproduire à la perfection les attitudes du maître, dont la ponctualité n'a jamais été le fort.

Proche de Hassan II, Driss Basri ne l'a jamais été du prince héritier Sidi Mohammed.

DR

Fidèle à ses méthodes, le Basri des années 90 doit affronter un nouveau défi : le Sahara, dont le cessez-le-feu est pratiquement conditionné à la tenue d'un référendum "confirmatif de la marocanité du Sahara". Le risque de perdre le Sahara à peine récupéré existe et, pour Basri, le référendum est l'équivalent d'une consultation électorale dont il se doit de maîtriser toutes les ficelles. *"Il a maté les voix séparatistes, réduites au silence ou à l'exil, et rapatrié des familles entières à Laâyoune, Smara, Boujdour et Dakhla. Du jour au lendemain, les populations de ces villes passent du simple au double. L'enjeu, pour Basri, était d'inscrire tous ces Sahraouis venus de localités comme Tan Tan ou Guelmim sur les listes référendaires pour garantir un vote en faveur du Maroc"*.

Mais l'attente s'éternise et le processus d'identification du corps électoral bute sur plusieurs obstacles. La situation sociale empire et le risque d'explosion est palpable. Basri, lui, résiste. Ses gouverneurs font régner une véritable terreur au Sahara. Les rapports adressés au roi omettent de citer les détails embarrassants et lui font souvent prendre des décisions approximatives. *"C'est en cela que Basri était redoutable. Il n'avait pas besoin de plaider en faveur d'une décision déterminée. Il n'avait qu'à orienter ses rapports de telle ou telle autre manière"*.

Driss Basri s'essaie à un jeu périlleux, et il le sait. Heureusement pour lui, Hassan II a des ennuis de santé qui l'empêchent (momentanément du moins) de recadrer son

ENTERREMENT DE BASRI

Le geste de Mohammed VI

"Quand le père de Basri est mort, dans les années 1990, tout Settat était bloqué et les gens priaient dehors, dans la rue, en espérant voir (ou être vus par) ***Driss Basri"*. Le proche du clan Basri qui nous fait ce bref rappel manque d'écraser une larme de dépit. Il est, à l'image de nombreux amis de Si Driss, indigné. Le vizir du roi Hassan II n'a probablement pas eu l'enterrement dû à son rang d'homme d'Etat à la longévité exceptionnelle, et de premier serviteur de la monarchie durant au moins deux décennies. Et pour cause. Le jour du rapatriement de sa dépouille, déjà, la famille a dû attendre plus de deux heures avant de recevoir le cercueil. Une lenteur administrative à laquelle elle n'était certainement pas habituée. La petite famille, regroupée par la suite dans la villa des Zaërs, n'a reçu la visite que d'une minorité des anciens "amis" de Si Driss. Si un Abdelaziz Allabouch, ancien adjoint de Basri à la DST, a fait le déplacement, de nombreuses personnalités, réputées proches de l'ancien ministre, ont brillé par leur absence. *"En vérité, beaucoup ne savaient pas quelle attitude adopter. Certains se sont d'ailleurs rendus au cimetière, mais sont restés en retrait, guettant l'arrivée éventuelle du prince Moulay Rachid. Quand ils ont compris que le prince ne viendrait pas, ils ont discrètement rebroussé chemin, sans assister à l'enterrement"*, nous confie l'un des présents à la cérémonie. Là où il est désormais, Si Driss n'aurait pas dû apprécier... Finalement, la seule note positive (d'un point de vue protocolaire) aura été, outre la présence de Chakib Benmoussa, l'un des successeurs de Basri à l'Intérieur, les coups de fil de Mohammed VI à Fatiha Slimani, veuve du disparu. ●**

De son exil parisien, Basri a multiplié les déclarations hostiles à l'entourage de Mohammed VI.

DR

trop puissant ministre de l'Intérieur. En 1993, le Roi est en convalescence aux Etats-Unis. Depuis New York, il caresse l'envie de revenir à Laâyoune, mais des lobbies américains finissent par l'en dissuader. De retour au Maroc, il réunit plusieurs chioukh et chefs de tribu pour s'enquérir personnellement de la situation au Sud. C'est la catastrophe. *"Lors de cette rencontre, un cheikh s'est soudain mis debout et a textuellement dit au roi que, vu la politique sécuritaire appliquée au Sahara, il ne garantissait même pas la voix de son propre fils"*. Hassan II est sous le choc. Les rapports "croustillants" de son serviteur dévoué ne disaient pas tout... Furieux, le monarque réprimande sévèrement "son" Basri et procède personnellement au renouvellement des responsables de l'administration territoriale au Sahara. Si Driss encaisse en silence, lui qui a essuyé tant de colères royales, même si le clash rend Hassan II plus méfiant.

Adieu Hassan II bien-aimé

Les années passent et le vieux monarque, qui commence sérieusement à préparer sa succession, se lance un nouveau défi : ramener l'opposition au pouvoir. Tout son entourage est associé à cette nouvelle aventure. Evidemment, Driss Basri, qui connaît la classe politique sur le bout des doigts, est membre à part entière de la dream-team royale. Dans un discours mémorable, Hassan II se dit prêt à céder tous les ministères sauf... celui de l'Intérieur. *"Le roi était habité par le souci de faire évoluer les institutions sans dérapages. Basri était sa soupape, celui qui exécute sans discuter et sans rien remettre en cause"*. Finalement, l'expérience capote à cause de l'entêtement des uns et des autres, peut-être aussi, comme l'affirme un proche du sérail, *"parce que Hassan II n'était plus tellement convaincu par les profils qui allaient mener cette première alternance. Basri n'était qu'un alibi"*. C'était en 1994. Trois ans plus tard, l'alternance est de nouveau d'actualité, mais l'alibi Basri est cette fois abandonné par Hassan II, qui mène seul les tractations avec Abderrahmane Youssoufi. *"Basri n'a jamais digéré cette mise à l'écart. Un jour, dans un excès de colère et d'orgueil, il a dit que, de toute façon, il avait mis tout le monde sur écoute et suivait en direct l'avancement des tractations"*. Cynique, Si Driss garde quand même son fauteuil de l'Intérieur. *"Il a, malgré tout, continué à être l'homme fort du gouvernement. Certains ministres socialistes n'hésitaient pas à demander son arbitrage plutôt que celui de Youssoufi"*. Mais au fond, Si Driss sent la fin approcher : le roi est gravement malade et ses relations avec le prince héritier ne sont pas au beau fixe. *"A plusieurs reprises, il s'invitait chez Abderrahmane Youssoufi. Il voulait sûrement se racheter et (re)devenir fréquentable"*. Trop tard...

Le 29 juillet 1999, Basri accompagne son maître à sa dernière demeure. Il s'enorgueillit d'avoir été le premier à présenter ses condoléances au jeune Mohammed VI et à lui avoir prêté allégeance, dans un couloir d'hôpital. Rien n'y fait : quelques mois après son intronisation, le jeune roi limoge sèchement l'homme fort de son père. Sur les photos officielles, Basri esquisse un large sourire, mais sa blessure est profonde. *"Je savais que j'étais partant, mais je croyais qu'on allait me remercier dans le cadre d'un remaniement ministériel et avec les honneurs"*, confiait-il plus d'une année plus tard à un journaliste algérien. Pendant les mois qui ont suivi son éviction, Basri mène une existence paisible, entre les greens de Bouznika et le centre-ville de Rabat où il s'approvisionne en journaux.

Malade, aigri, Si Driss tire à boulets rouges depuis son exil parisien sur le nouveau team de Mohammed VI et continue de défendre l'autre Maroc, le sien, celui de Hassan II. *"Mais regardez combien ils sont à m'avoir succédé à l'Intérieur, à la DST. Personne n'a pu tenir le coup"*, rappelle-t-il en mémoire du bon vieux temps.

Amer et au soir de sa vie, il n'avait plus qu'une envie : mourir dans son pays et être inhumé aux côtés de son père, dans un petit village à côté de Settat. La volonté officielle en a voulu autrement : Driss Basri est enterré, officiellement mais discrètement, à Rabat. Et sa chère télé, si fidèle à une époque, n'était même pas là pour le pleurer... ●

PENDANT L'ALTERNANCE, CERTAINS MINISTRES SOCIALISTES DEMANDAIENT SON ARBITRAGE PLUTÔT QUE CELUI DE YOUSSOUFI.